

LAURE ENZA

L'HIRONDELLE
qui cherchait le
PRINTEMPS



Laure Enza

L'HIRONDELLE
QUI CHERCHAIT LE PRINTEMPS





À M et M, et à toutes celles dont les ailes ont été froissées.

Puissent les vents tournants leur offrir un nouvel envol...



Tajine

J'entoure le coussin dans une embrassade éperdue. Il a conservé cette odeur de caramel et de camomille que j'affectionne par-dessus tout. J'ai l'impression d'avoir mon visage niché contre son cou, avec ses cheveux follets qui me chatouillent les narines. Je l'entends encore protester :

— Maman, tout le monde nous regarde !

Sa voix est douce et basse, le reproche est teinté d'amusement. Je devine son sourire au mouvement de sa joue contre la mienne.

— C'est la première fois que tu te plains à propos de l'un de mes baisers de poulpe, Nahia...

Je suis d'un naturel peu tactile, sauf avec ma fille. Elle ne m'a jamais repoussée, au contraire. C'est une façon de nous rassurer, de nous soutenir l'une l'autre. Même à l'adolescence, elle n'a pas tenté de m'écarter. Je l'ai

accompagnée, main dans la main, de la maternelle au lycée sans qu'elle manifeste la moindre gêne. J'ai participé à toutes ses sorties scolaires et à toutes ses compétitions de gymnastique, avec son consentement enthousiaste.

Pourquoi cela devrait-il changer aujourd'hui ?

— Le bus va bientôt partir sans moi, s'exclame-t-elle.

— Tant mieux...

— Je dois y aller, maintenant, insiste-t-elle en se dégageant de mon étreinte.

— Je ne sais pas comment je vais faire sans toi. C'est la première fois que nous serons séparées...

— Ce n'est pas la première fois, réplique Nahia d'un ton sérieux, et nous avons survécu.

J'encaisse sa remarque sans broncher, même si un nœud violent se referme sur ma gorge.

— Tu m'as rendue forte et indépendante, Mamounette. Sois fière de toi ! Ne t'inquiète pas, je ne pars pas à l'autre bout du monde.

— Quand même, l'Espagne, c'est de l'autre côté de la frontière. Tu aurais pu choisir une destination moins lointaine... ou ne pas partir du tout.

— Comment aurais-je pu améliorer mon espagnol, en restant à la maison ?

— Tu trouveras plein d'applications en ligne pour faire ça de notre canapé. Tu n'as pas besoin que des familles à la recherche d'une nounou à bas prix t'exploitent !

— Tu exagères, comme d'habitude. Tout se passera bien.

La dernière fois que nous avons été séparées, tout est allé de travers, mais je n'ai pas l'intention de le lui rappeler.

— Je serai de retour pour les vacances, tu le sais. Je ne t'abandonne pas.

Je détourne les yeux, incapable de soutenir son regard. Elle ne mesure pas l'impact de ce mot sur moi.

Abandon.

Il me transperce. Il ravive des souvenirs que je m'efforce d'enterrer. Je prends une inspiration et avale ma douleur comme un comprimé amer. Nahia n'a pas à porter mes blessures. Elle devrait s'envoler avec un cœur léger.

— Tu n'es pas obligée de t'exiler cette année, tu n'as que dix-huit ans...

Ultime tentative dérisoire. Elle ébauche un sourire. Son visage exprime à la fois l'affection et la certitude.

— La majorité, le moment idéal pour me débrouiller seule, découvrir mes capacités. C'est une étape importante pour tout jeune qui s'assume, tu sais. Je suis employée par l'une des meilleures agences. Je ne peux pas laisser filer cette chance.

J'admire sa technique d'argumentation, ainsi que sa patience, car elle ne cède jamais, malgré toutes mes tentatives pour la convaincre. Elle a raison, je l'ai si bien élevée à l'indépendance que je ne peux pas lui reprocher de vouloir voler de ses propres ailes. J'ai passé mon temps à l'encourager à croire en elle, en dépit des épreuves. Elle applique mes leçons, et je m'en mords les doigts.

— Je t'appellerai tous les jours, je tiens trop à t'entendre me raconter des histoires ! Je ne peux pas me sevrer de ta façon de transformer la moindre anecdote en un vrai conte. Tu vois, je reste quand même ta petite fille.

Je la contemple comme si mon regard pouvait l'absorber, la fixer à jamais. Elle est belle et conquérante, le menton levé et ses yeux clairs brillants d'enthousiasme.

Je ressens une fierté déchirante. Elle est prête. Elle l'a toujours été, sans doute plus que moi.

— Tu es extraordinaire, ma chérie.

Elle passe sa main sur mon visage, elle ne craint pas les mots doux.

— Toi aussi, Mamounette.

Le chauffeur du bus klaxonne, pressant les derniers voyageurs à monter à bord. Le moment redouté approche. Mes doigts se crispent dans les poches de ma robe. Je brûle de lui demander de rester quelques minutes de plus, le temps de m'habituer à l'idée.

Elle se penche vers moi et dépose un tendre baiser sur ma joue.

— Je t'aime, murmure-t-elle à mon oreille.

Sa voix tremble à peine, mais je perçois l'émotion qu'elle tente de contenir. Elle redoute également notre séparation. Elle se souvient très bien de la dernière fois, contrairement à ses dires.

— Moi aussi, ma chérie. Plus que tout.

Elle recule d'un pas, m'offre un ultime regard, puis se détourne dans un envol de boucles rousses. Ses épaules restent droites, sa démarche résolue. J'ai envie de la rattraper et de l'étreindre à nouveau, de lui répéter qu'elle peut encore changer d'avis, que rien ne l'oblige à monter dans ce bus. Elle grimpe les degrés sans se retourner.

Quand la porte se referme et que le moteur gronde, une vague de désarroi m'envahit. Mes pas me portent en avant par réflexe, comme ces chiens de garde conditionnés à poursuivre le facteur. En vain. Les pneus crissent sur l'asphalte et l'autocar s'éloigne, emporte avec lui mon enfant et une part de moi-même. Je reste alors sur le trottoir, aussi raide qu'un réverbère éteint.

Au bout d'un moment, je me déplace enfin jusqu'à ma voiture. Je ne sais pas comment je parviens à la résidence, en pilotage automatique, le visage de ma fille incrusté dans le pare-brise, l'entrée vitrée, l'escalier, la tapisserie.

Je n'ai pas quitté cet état de zombie depuis son départ. Mon énergie est aussi inexistante que le WiFi au fond de la forêt de Massane, la réserve naturelle la plus préservée de France. Au loin, une portière claque. Un scooter pétarade. La vie continue dehors, mais pas chez moi. Je serre l'oreiller plus fermement, comme une naufragée qui se cramponne à une bouée. Son odeur familière plane encore et contient l'illusion que Nahia pourrait surgir dans sa chambre en riant. Une des batailles de polochon dont elle a le secret serait la bienvenue. Je balance le mien en l'air et il s'écrase sans conviction sur le parquet.

Même les objets s'ennuient.

Comment vais-je survivre à une année sans elle, quand un seul week-end suffit à m'éteindre ? J'erre sans but dans l'appartement qui semble rétréci, comme si l'absence d'une occupante en avait modifié la géométrie. Pourtant, il n'est pas bien grand. Nous habitons un simple trois-pièces aux murs beiges dans le quartier de Saint-Cyprien. Un logement social passe-partout que j'ai tenté d'égayer avec des cadres et des rideaux colorés, des étagères chargées de livres de poche chinés au fil des ans.

Quelques ampoules diffusent une lumière douce à travers des abat-jour en papier, ornés de dessins maladroits tracés par Nahia lorsqu'elle était petite. Les traits hésitants, les teintes trop vives et les formes imprécises contrastent avec le reste du décor. Ma fille m'a souvent demandé de les remplacer par des lampes plus sobres, plus en accord avec son âge. J'ai toujours refusé. Ces

luminaires font partie de notre histoire, et rien ne pourra les changer à mes yeux. Ils créent une atmosphère chaleureuse dans notre vie bien rangée.

Pourtant, aujourd'hui, cette chaleur m'est étrangère. Je me lève à regret, traverse le salon et gagne la cuisine, le coussin sous le bras comme un doudou. L'évier brille d'une propreté morne, la table n'a pas bougé d'un millimètre depuis que j'ai cessé d'y prendre mes repas avec Nahia. J'ouvre le réfrigérateur d'un geste mécanique. L'intérieur blafard dévoile un pot de yaourt, une bouteille de lait presque vide et un citron dans le bac à légumes. Je referme la porte avec un soupir résigné.

Je m'appuie contre le plan de travail. L'horloge suspendue près de l'entrée égrène les minutes avec une régularité implacable. Plus de fille à la maison, plus de raison de donner un sens aux heures qui défilent.

J'effleure le téléphone qui ne me quitte pas. Je relis avec avidité les derniers échanges émaillés d'emojis que je déteste. J'hésite à composer ce numéro que je connais par cœur, sans appuyer sur la touche automatique, pour le plaisir d'activer ma mémoire. Puis, je renonce, car je ne veux pas passer pour une maman envahissante.

Hier, Nahia m'a appelée en *FaceTime*, remplie de joie et de confiance. Elle croque la vie et elle avance, là-bas. Loin de moi. Je dois redoubler d'efforts pour ne pas lui imposer ma peine. Pour qu'elle ignore que, lorsque la conversation est terminée, je me cale au fond du canapé en attendant la prochaine.

Le carillon de l'entrée déchire le vide sonore d'un coup sec. Je sursaute, l'esprit engourdi. Une seule personne est susceptible de débarquer ainsi, sans s'embarrasser de convenances. J'ai à peine entrebâillé la porte qu'Oxana

surgit comme une toupie. Sa jupe bigarrée vole derrière elle, un grand cabas bringuebale à son bras. Son parfum capiteux envahit aussitôt mon vestibule exigu.

— Ah, enfin ! J'ai cru que j'allais passer la nuit sur ton palier, Ainara !

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle me pousse du coude et entre d'un pas décidé. Son regard bleu acéré accroche le canapé en désordre, le bol abandonné sur la table basse, ce qui est inhabituel chez moi. Elle fronce le nez.

— Ça sent le deuil, ici. Pourtant, personne n'est mort, mes revenants me l'auraient annoncé.

— Oxana...

— Ne dis rien, je te connais par cœur.

Elle lâche son fourre-tout aux couleurs criardes sur le comptoir, puis me scrute, sous sa frange lisse et noire à la Louise Brooks.

— Té ! Tu as une tête à faire pleurer un fantôme ! Et je sais de quoi je parle. As-tu au moins mangé depuis vendredi ?

— Avant que tu ne te lances dans les éloges d'un restaurant exotique du quartier, je te préviens : je ne te suivrai pas dehors.

— Je m'en doute bien, je te connais par cœur ! De toute façon, je refuse d'être vue en compagnie d'un spectre dans ton accoutrement.

Je baisse les yeux sur moi-même et ne peux que constater l'étendue du désastre. Ma robe tombe sur mes mollets en plis informes. Une tache de café s'étale sur le col, vestige d'un dimanche sans énergie. Pour couronner le tout, mes chaussettes, une grise et une rosée, témoignent de mon indifférence.

— Je suis vraiment heureuse d’être arrivée à temps, poursuit la tornade, sinon, je t’aurais retrouvée avec des toiles d’araignée dans tes cheveux gras !

Je porte machinalement la main à ma tignasse qui déborde de son élastique. Je tente de lui opposer un regard digne, mais son expression exagérément dramatique me contraint à réagir.

— Je ne comptais pas sortir, aujourd’hui, de toute façon.

— Pas plus que les jours précédents, manifestement, ajoute-t-elle en ouvrant la fenêtre.

Dans un tintement de bracelets, elle agite les bras, comme pour chasser des miasmes imaginaires. Elle fouille ensuite dans son sac et en extirpe une barquette en aluminium.

— Voilà pourquoi j’ai tout prévu. Tajine aux abricots et aux amandes, parfumé aux épices douces. Ce n’est pas moi qui ai cuisiné, on ne risque rien !

Elle fourrage à nouveau dans son cabas, dépose sur ma table un fromage basque enveloppé dans un torchon, un pot d’olives marinées et un paquet de pralines grillées qu’elle ouvre aussitôt pour les picorer devant moi.

— J’ai hésité à prendre une bouteille de vin, mais, comme j’ai imaginé ton état, j’ai opté pour du chocolat noir aux éclats de noisettes. Un antidépresseur naturel. Viens te libérer contre mon épaule, mais ne te mouche pas sur mon nouveau t-shirt Salsa.

Je la détaille des pieds à la tête. Elle est pimpante, pleine de couleurs et d’énergie, mais sa bonne volonté ne suffit pas à me ranimer.

— Je n’ai pas envie de parler, Oxana.

— Parfait, je peux très bien le faire pour deux. Tu m'écouteras donc pendant que je te ressuscite.

Elle agite la tablette sous mon nez avec un sourire triomphant. Je croise les bras, tiraillée entre irritation et gratitude. Elle s'assied sur le canapé et tapote la place à côté d'elle.

— Allez, dis-moi, tu en es à combien de litres de larmes aujourd'hui ? Histoire de savoir si je dois appeler un plombier ou un psy.

Je secoue la tête, prête à soupirer. Oxana est un ouragan impossible à freiner. Malgré moi, un sourire furtif m'échappe.

— Je vais chercher des assiettes.



Chance

— Aujourd’hui, mon petit, me porterez-vous chance, ou dois-je continuer à choisir les mêmes numéros maudits ?

Je lève les yeux vers mon interlocuteur, détournant mon regard du billet mécaniquement estampillé. Le visage ridé de Monsieur Delmas me fait face. Son sourire moqueur est mal dissimulé sous ses bacchantes grises.

— Si j’étais un porte-bonheur, tout le monde le saurait, objecté-je en lui tendant son reçu.

— Bigre ! Vous êtes bien trop mignonne pour attirer la poisse. Toutefois, compte tenu de ma destinée piteuse, je crois que même une bénédiction divine n’y changerait rien.

Je ne peux retenir un rictus, à peine esquissé, mais il l’a vu et en est satisfait. Monsieur Delmas fait partie de ceux qui viennent tous les jours au tabac, autant pour

consommer que pour discuter. J'ai l'habitude de ces échanges anodins et importants à la fois. Aussi, je poursuis machinalement :

— Ne soyez pas pessimiste, à force de tenter votre chance quotidiennement, vous finirez par épuiser les statistiques, et obliger la Française des Jeux à réécrire les règles rien que pour vous.

— Voilà qui me rassure, vous n'avez pas égaré votre pointe d'humour. Ça égaie cette mine d'enterrement que vous affichez depuis le début de la semaine. Tout va bien, mon petit ?

— Oh, vous savez, je suis un peu fatiguée... Rien de grave. Ça va passer.

Il incline légèrement la tête, nullement dupe, puis reprend avec un sourire encourageant :

— J'espère bien ! Sans votre don pour les transformer en véritables contes, les potins du matin perdent un peu de leur saveur.

Je retiens un soupir. J'ai cultivé ce talent pour embellir le quotidien de ma fille. Maintenant qu'elle est partie, je ne sais plus très bien à quoi il sert. Le vieil homme range son ticket dans la poche de sa veste en velours, qu'il porte été comme hiver. Il me gratifie d'un clin d'œil, puis s'éloigne vers la porte, non sans m'avoir souhaité une bonne journée, même s'il a deviné qu'elle ne le sera probablement pas.

Je m'en veux de lui faire grise mine, mais je ne parviens pas à me ressaisir. L'absence pèse comme un fardeau, malgré les incursions tonitruantes d'Oxana, les vidéos amusantes de Nahia, la gentillesse des clients.

Je le regarde sortir, puis je me détourne vers la vitrine, les piles de magazines, les grilles de jeux, ce décor qui me

paraît à la fois familier et étranger. Derrière le comptoir, Joseph prépare un ballon de pastis pour l'un des piliers du matin. Son tablier écru peine à dissimuler son ventre proéminent, et ses lunettes glissent toujours un peu trop bas sur son grand nez. Sa voix grave ponctue chaque commande d'un mot gentil, d'une boutade sans prétention.

— Allez, les gars, aujourd'hui c'est promo : un café acheté, une anecdote de ma jeunesse offerte ! Attention, c'est du vintage, pas du « tique-toque » !

Ce brave homme m'a tendu la main il y a douze ans, quand j'ai débarqué à Saint-Cyprien, paniquée, sans diplômes, et avec une fillette accrochée à mon manteau. Il ne m'a pas posé de questions. Il m'a montré la caisse, le boîtier de validation, et m'a dit que tout se passerait bien. Depuis, j'occupe cette place comme si elle m'était réservée, derrière ce zinc usé où chaque rayure raconte une journée de plus écoulée dans ce quartier animé qui, peu à peu, est devenu le mien.

Mes doigts effleurent mécaniquement les boutons du lecteur de grilles. Mes gestes se répètent sans que j'aie besoin d'y penser. Je ne peux m'empêcher de sentir une forme de tendresse pour cet endroit désuet où les clients entrent plus pour échanger trois mots que pour consommer.

Le bar-tabac se rencogne sur un angle de rue, en face d'une boulangerie dont les effluves de pain chaud parviennent jusqu'à l'intérieur au petit matin. C'est une de ces échoppes où le temps s'est arrêté quelque part à la fin des années cinquante. Derrière la vitrine, une rangée de figurines de footballeurs du Stade toulousain voisine avec un présentoir de cartes postales fanées. Près de la caisse, mon fief, les tickets de jeux de hasard s'alignent par

couleur, telles des promesses fragiles de fortune ou de déceptions répétées.

Joseph, fidèle à ses habitudes, ne laisse jamais passer une occasion de parler plus fort que nécessaire. À peine monsieur Delmas a-t-il poussé la porte que le patron s'adresse aux trois clients qui traînent près du comptoir.

— Soyez tous sympas avec mon employée préférée, hein !

— C'est normal, c'est la seule, se moque un homme que Joseph foudroie du regard.

— Sa pitchoune est allée faire ses études à Madrid, autant dire à l'autre bout du monde pour notre Ainara ! Elle a le cafard, la pauvre.

Je sens la chaleur me monter aux joues immédiatement.

— Jo, pas la peine d'en faire une annonce publique...

— Boudu ! Mais si ! On a une mère méritante par ici, réplique-t-il en me lançant un clin d'œil, on doit la bichonner.

— Té, elle doit bien partir, votre fille, à un moment donné. Elle n'allait pas tenir la caisse avec vous jusqu'à sa retraite, profère Roger, un habitué qui s'installe systématiquement au coin du comptoir avec son journal plié en quatre.

— Remarquez, comme elle est mignonne tout plein, elle aurait fait grimper les ventes de billets rien qu'avec son sourire, ajoute Marcel.

— Les mères, c'est toutes les mêmes, conclut une dame qui garde un bichon dans ses bras de la même manière qu'un bébé. Vous croyez toujours que vos enfants resteront scotchés à vos jupes. Pourtant, c'est pareil que les toutous, on doit bien les laisser gambader.

Le petit chien en profite pour japper dans ma direction, comme pour appuyer la contradiction de sa maîtresse qui ne le lâche pas.

— Si vous commencez à me comparer à un caniche, on ne sera plus copines, Madame Simone, protesté-je en tirant sur mon élastique.

— Bah, vous êtes aussi frisée que Zeus, répond-elle avec malice, et c'est un compliment !

J'ai du mal à la croire, mais je lui offre un sourire pour masquer ma gêne.

— En ce moment, vous avez les yeux aussi tristes que lui quand je l'abandonne chez la toiletteuse.

Joseph éclate de rire et reprend sa place derrière la machine à café, tandis que je me focalise sur la caisse pour éviter de laisser voir combien ces réflexions, malgré leur légèreté, touchent juste.

Je me surprands à fixer la dernière table collée à la fenêtre, où Nahia s'installait autrefois après l'école, son cahier de dessin posé devant elle, à côté d'un verre de grenadine. Elle passait des heures à gribouiller, la langue coincée entre les dents, concentrée comme si chaque trait avait une importance capitale. C'était notre arrangement, ma seule façon de la garder auprès de moi tout en travaillant.

— Tu te souviens, le jour où ta petite a croqué mon portrait et m'a demandé si j'étais son grand-père ? J'ai failli pleurer, claironne Joseph qui a suivi le fil de mes pensées.

Il désigne le fameux bonhomme-patate un peu jauni, assez ressemblant au niveau du ventre rond, qui trône entre les bouteilles de sirop.

— Nahia a dit que, si je n'étais pas son papy, elle était quand même ma petite-fille. Vé, c'est une médaille d'or pour moi, insiste-t-il en rajustant ses lunettes d'un coup d'index ému.

Sa tirade délie les langues et j'écoute avec plaisir leurs anecdotes, leur version de ma Nahia. À travers leurs mots, je l'entends encore nous poser mille questions, réciter ses leçons, calculer la monnaie. Ma fille s'est adaptée plus vite que moi à ce quartier où personne ne nous attendait, mais où tout le monde nous a adoptées. Je ne devrais pas me sentir si seule.

Tout à coup, la porte vitrée tremble sous l'assaut brutal d'un moteur qui rugit dans la rue. La pétarade se répercute contre les murs du tabac, elle couvre un instant les conversations des habitués. Roger relève la tête de son journal, fixe la devanture et bougonne.

— Ils ne peuvent pas couper ce foutu moteur ? On dirait une moissonneuse-batteuse !

— Ouais, une « catastrophonie » ambulante, renchérit Marcel.

Il se penche pour essayer de deviner l'identité d'un gamin du quartier. Cette commère au masculin les connaît tous. Madame Simone, son caniche collé contre la poitrine, jette un regard outré vers les motards.

— Les jeunes, maintenant, n'ont plus aucun respect !

Avant que Joseph ou moi ajoutions quoi que ce soit, la porte s'ouvre à la volée. Une silhouette casquée se rue vers le comptoir. Mon cœur se serre, mes doigts se crispent sur le rebord du terminal. L'intrus pointe une arme dans ma direction.

— La caisse ! Donne-la, tout de suite !

Le canon du revolver brille sous la lumière du néon, et cette seule vision suffit à me clouer sur place. Une terreur aux racines profondes remonte en moi. Les bruits me parviennent comme à travers une paroi de verre. J'entends les mots, mais je ne les comprends plus. Les clients poussent des exclamations, se rencognent du mieux possible sous les tables. Moi, je ne bouge pas.

Joseph avance, les mains levées, le ton grave.

— Holà, du calme, coquin ! On va t'ouvrir. Pas besoin de violence.

— Ferme-la, gros lard ! Juste le fric, pétasse ! insiste la voix étouffée par le casque anonyme.

Je me sens si paniquée que je ne réussis ni à obéir ni à résister. Moi qui ai pris des cours de krav maga, je me retrouve figée telle une débutante, incapable du moindre choix. Mon cerveau se souvient des gestes appris, des blocages, des parades, mais mes membres refusent de répondre.

— Laisse-la, elle n'est qu'une employée ! s'interpose Joseph, pose ce truc, mon gars, tu vas finir par faire une bêtise plus grande que toi. Il y a trois billets dans le tiroir et personne n'a envie de jouer les héros.

Le coup de crosse part sans prévenir. Le crâne de Joseph encaisse le choc dans un bruit mat. Il s'écroule sur le carrelage. Je me jette vers lui par réflexe, mais une main gantée me saisit à la gorge et me propulse contre les étagères de cigarettes qui dégringolent.

— Si tu bouges encore, je te fume.

Ces menaces me vrillent les tympans, dans un écho surgi de ma mémoire. J'ai juré de ne plus me laisser intimider, pourtant je me tétanise dans un automatisme pavlovien. Je flotte à la lisière de moi-même, comme si

une autre prenait ma place, spectatrice hébétée d'un film mal doublé. La poigne me coupe l'air, j'en reconnais la brutalité, celle d'un cauchemar qui recommence. Je ne suis plus ici. Je suis avant. Quand tout s'effondrait.

— Attention, Zeus est colérique !

Madame Simone pousse un cri aigu qui fait bondir son caniche. L'animal lui glisse des bras et file entre les jambes du braqueur, toutes dents dehors, en aboyant féroce en dépit de sa taille ridicule. La mâchoire du bichon se referme sur le mollet du cambrioleur occupé à fouiller la caisse. Ce dernier lâche un juron, est-ce la maigreur de son butin ou l'attaque inattendue qui l'énerve ? Puis, il s'élanche vers la sortie, le chien toujours fermement accroché à son pantalon.

Dehors, le complice fait rugir sa monture, le moteur couvre les hurlements du voleur et les jappements furieux de Zeus. Le garçon grimpe à l'arrière, emporte dans sa fuite une poignée de billets arrachés à la hâte. Le caniche roule sur le bitume avant de se redresser, victorieux, de son point de vue.

La pétarade s'éloigne dans un grondement rauque, charrie avec elle cette violence absurde qui s'est abattue sur notre petite enclave de banalité. La porte oscille sur ses gonds, comme si elle hésitait à se refermer sur cette scène.

Je me tiens encore derrière la caisse, pétrifiée. Prisonnière de mes souvenirs. Autour de moi, les clients se relèvent, incrédules, comme s'ils venaient d'assister à un mauvais épisode de série B.

— J'ai toujours pensé que ce cabot était un teigneux, s'esclaffe Joseph allongé sur le carrelage.

Madame Simone, agenouillée pour récupérer son caniche, s'exclame :

— On devrait lui décerner une médaille ! C'est qui le champion à sa maman ? C'est Zeus !

Roger, l'air imperturbable, replie son journal.

— Vu la vitesse à laquelle ils se sont enfuis, ils ne reviendront pas de sitôt titiller notre Cerbère.

— Mais on attendra peut-être cinq minutes avant de reprendre une grille de loto, hein, ma petite Ainara ? propose Marcel, Jo, sers-lui un remontant, elle est blanche comme un linge !

— Pas maintenant, les amis, j'ai la cagne...

Joseph roule lourdement sur le côté et porte la main à son crâne : une tache sombre se répand sur sa tempe. Il tente un sourire pour nous tranquilliser, mais son visage se crispe sous la douleur. Cette vision semble me rendre l'usage de mes membres. J'attrape une serviette et je m'agenouille précipitamment à côté de lui.

— Ne te mets pas dans tous tes états, me rassure-t-il, ils frappent dur, mais j'ai la tête encore plus dure.

Je suis incapable de quitter du regard cette coulée rouge qui trace son chemin le long de sa joue.

— Appelez les pompiers ! Bon sang, il est blessé !

Ma voix s'échappe, étrangère. Madame Simone serre son caniche contre elle, les yeux larmoyants. Roger compose le numéro sans un mot, tandis que Marcel tourne en rond autour de nous à m'en donner la nausée.

— Ils ne vont pas tarder, tenez bon !

Joseph ferme les paupières quelques secondes, comme s'il cherchait la force de plaisanter malgré tout.

— Ce n'étaient pas des lumières, ces voyous, mais moi, vé, j'en vois partout...

Sa voix faiblit, et la mienne s'étrangle quand je lui demande de rester avec nous. La chaleur familière de sa

tête qui bascule contre mon cou me ramène à la réalité,
mais rien ne parvient à dissiper la sensation ancienne qui
s'est logée dans ma poitrine.

